

Postface

Une création verbale au collectif

Faisant fi de la hiérarchie sociale des objets de recherche qui a très longtemps figé l'imagination scientifique, Julia Cela a converti sa passion privée pour le rap en une véritable enquête littéraire, enrichie de nombreuses recherches en sciences sociales. Cet essai, issu d'un mémoire en littérature contemporaine soutenu à l'Université de Lausanne, a retenu l'attention des éditeurs pour plusieurs raisons. Par l'originalité de son corpus et de ses interrogations, d'abord ; par l'équilibre qu'il tient, ensuite, entre les propositions théoriques et la description méticuleuse de textes (et de performances) peu étudiés ou sous-évalués, qu'il prend au sérieux au même titre que les œuvres les plus canoniques, en les soumettant à une lecture littéraire fine.

Durant plus de deux ans, Julia Cela a réuni, classé, comparé les textes et performances de rap francophone. Elle a dressé le bilan de la littérature secondaire sur le sujet (d'Anthony Pecqueux à Karim Hammou), enquêté sur la réception médiatique du genre et pris le temps de donner aux auditeurs ou lecteurs de précieuses explications lexicales sur les textes. Car le rap, comme le montre cet ouvrage, est un formidable laboratoire de création verbale dans des contextes sociolinguistiques saturés et conflictuels. Il renouvelle aussi un imaginaire trop sommaire du mythe de la banlieue. Pour spécifier ce corpus de rap francophone postérieur à 2015, Julia Cela y ajoute un élément formel dont elle fait le cœur de sa réflexion : le *featuring*, qui consiste à inviter un autre artiste pour participer à la conception, l'écriture et l'enregistrement d'une pièce. Le processus qui en

découle met au premier plan la dimension collective de l'agir artistique qu'Howard Becker a décrit dans *Art worlds* (1982) comme une suite de « chaînes de coopération ».

Il ne fait pas de doute pour Julia Cela que le corpus du rap francophone actuel appelle les instruments de lecture les plus pointus, réservés souvent par routine ou préjugé esthétique à la littérature la plus consensuellement canonique. Il faut donc à la fois dépasser les jugements culturels qui pèsent sur la réception du rap (Alain Finkielkraut, Pascal Praud, Bettina Ghio, etc.) et renoncer à réduire ce genre (fût-ce pour le valoriser, comme en 1992 Richard Shusterman dans *L'Art à l'état vif*) à la culture de masse, de façon à ne pas céder à une lecture de type légitimiste. Celle-ci conduirait à laisser le rap aux sociologues de la culture médiatique et à sous-estimer le travail esthétique et linguistique qui s'y joue sur la langue commune. Julia Cela montre, analyses détaillées à l'appui, toute la complexité de l'invention verbale dans le rap, qui finit par susciter une sorte d'effet de distinction inversé : un auditeur non-initié comprendra difficilement ce langage à forte teneur exotérique. L'intense travail sur la langue (argot, verlan, néologismes, termes importés des langues étrangères, mais aussi jeux avec les règles grammaticales, etc.) vise un renversement de la domination symbolique accordée d'ordinaire, et sans autre forme de discussion, au français national standard transmis par l'institution scolaire. La richesse des explications lexicales proposées dans ce livre nous donne la mesure de la constitution d'une langue à la fois artistique et politique qui impose ses propres références, au gré d'une intertextualité qui embrasse le genre lui-même et son histoire, mais aussi des auteurs canoniques comme Rimbaud ou Céline.

Saisie dans son ensemble, la poétique du rap performe la conscience des inégalités du monde social, en termes de classe, de race, de genre mais aussi de ségrégation spatiale et linguistique (le mythe de la banlieue). La prise de parole s'y autorise d'une exigence d'« authenticité » souvent mobilisée dans les courants littéraires minorisés (la poésie ouvrière de 1848 qu'a étudiée Jacques Rancière,

ou le roman prolétarien des années 1930). Le contre-discours qui s'y élabore vise une autodétermination quant aux valeurs et ne prend pas appui sur les critères du monde officiel, réglé sur les sanctions pédagogiques et les hiérarchies artistiques dominantes.

Selon Julia Cela, il y a bien « littérarité constitutive » du rap (au sens de Gérard Genette), dans la mesure où la scène de parole instituée au cours de la performance gestuelle et vocale ne relève pas du seul cri personnel, mais bien d'un espace fictionnel dans lequel l'énonciateur (le rappeur) exprime plus que sa subjectivité : il reconfigure l'expérience sociale de tout un groupe selon des codes langagiers en constante réélaboration. Autrement dit, le « je » qui tient le micro est un « pronom sociologique », moins une personne concrète qu'une *posture* construite selon l'horizon du genre et en écho sociolinguistique avec les autres paroles qui s'y déploient. Ce que le *featuring* vient illustrer de manière très frappante, en renouant à travers le temps avec l'art oral des trouvères et leurs joutes verbales. Avec érudition, Paul Zumthor a documenté cet héritage contemporain des pratiques orales médiévales dans un ouvrage qui a fait date, *Performance, réception, lecture* (1990).

La scène rap francophone emprunte le mode dialogique du défi et côtoie la parole polémique. Envisagée comme un espace de pratiques collaboratives et polyphoniques, elle propose une perspective dialectique sur le monde contemporain qui fait ainsi la part belle au dissensus politique. Mais comme toutes les tentatives de renversement des normes de la pratique littéraire, elle est guettée par des forces hétéronomes : celles du marché, d'abord, soucieux d'industrialiser ses formules (très perceptible dans le rap commercial) ; celles, ensuite, de la notoriété médiatique qui érige au rang de *marques* des noms singuliers (quelques stars dont les clips ont figé les allures virilistes et consuméristes) au détriment des processus collectifs d'une création attentive aux tensions dans l'espace social. C'est le grand mérite de cet essai que

de penser le rap comme un genre, avec ses formes discursives perméables à d'autres formes (poésie, chanson, slogan, formules médiatiques), son inventivité langagière et sa sensibilité aux questions sociales dans toute leur diversité.

Jérôme Meizoz